

l'Océan arrache sans cesse à la cupidité des hommes pour les cacher jalousement au trésor profond des naufrages.

Dans les jours calmes la marée se fait mieux sentir, on dirait que la mer, dans son juste orgueil cherche à s'élever vers les cieux : elle appelle, elle tend la main aux astres ses amies dont elle subit l'influence. De même que les fleurs de la terre se tournent vers le soleil, la terre elle-même qui les porte le regarde aspirer vers lui. En ce qu'elle a de plus mobile sa masse fluide, elle se soulève et fait signe qu'elle ressent son attraction. Elle déborde d'elle-même, elle monte, monte et ne pouvant plus s'élever plus haut dans une pleur, elle leur adresse du moins un soupir.

Les petites libertés hardies que nous prenons à la surface de l'élément indomptable, notre audace à courir sur cet immense et profond inconnu sont peu et ne peuvent rien faire au juste orgueil que garde la mer. Elle reste en réalité fermée, impénétrable. Qu'un monde prodigieux de vie, de guerre et d'amour, de production de toute sorte, s'y meuve, on le devine bien et déjà on le sait un peu, mais à peine y entrons-nous que nous avons hâte de sortir de cet élément étranger. Si nous avons besoin de lui, lui il n'a pas besoin de nous. Il se passe de l'homme à merveille. La nature semble tenir peu à avoir un tel témoin... Dieu est là tout seul chez lui !.....

L'homme qui a vu la mer dans toutes ses péripéties ne peut plus la quitter, il l'aime, il la craint et cependant il s'y attache ; sa vie est tellement différente de celle des autres hommes. Le temps est-il beau, la brise douce, la mer lui sourit-elle, il la caresse de son regard, il contemple son immensité, il admire l'œuvre du créateur, et de son cœur contemplant sa petitesse et sa faiblesse, s'élève une prière comme un encens vers son maître, son Dieu. Mais le vent vient-il gémir dans les cordages du vaisseau, la tempête vient-elle mugir sous lui, prête à le dévorer, les mêmes sentimens qui l'ont fait prier dans le calme, l'assureront de sa force, il sentira en lui un je ne sais quoi qui le rendra fort, qui lui dira que l'homme est le roi de la création, et l'œil en feu, les narines dilatées, les cheveux au vent, il luttera avec courage, avec désespoir même : il est si doux de revoir ce qu'on aime, une épouse, une sœur, une fille peut-être sont là qui prient pour lui en l'attendant.

Les premiers jours de notre croisière furent heureux, tout était calme et régulier à bord, lorsqu'on arriva à la petite Trinité. Le soleil était à son déclin pris du bord, un vaisseau était dématé, des débris s'étaient amoncelés sur le rivage et quelques épaves flottaient ça et là au large. Aussitôt le vaisseau s'arrêta dans sa marche, deux chaloupes furent lancées à l'eau et parmi ceux qui allaient porter du secours aux pauvres naufragés je fus heureux de trouver une place. Rien de plus hideux que l'aspect de ce naufrage.—Le *Pride of Canada* coulé à fond ne laissait voir que quelques pieds de son pont, encore ce pont était-il couvert d'une boue innonde provenant du mélange des provisions, raisins, savons, fleur, biseuit, huile, tout était là pour former une boue gluante dont l'odeur empestée suffoquait les pauvres matelots occupés à retirer ce qu'ils pouvaient de ces débris. Je regardai la plage : quelques piquets de bois, de la terre nouvellement remuée, nous prouvèrent que la tempête avait fait des victimes.—Le commandant

fit donner aux naufragés toutes espèces de secours, et après avoir entendu raconter les causes du naufrage, nous continuâmes notre route vers les îles Magdeleines. Le jour où nous quittions Québec, la tempête avait pris le *Pride of Canada*, qui, toute voile dehors, pensant courir sa route vers Québec, était venu déchirer ses flancs élégants sur une plage de roches, près d'une forêt de mornes sapins.—L'automne avant, la *Canadienne* avait trouvé un lineuil, là aussi, à quelques arpents de cette barque. Seulement, plus heureuse que cette dernière, personne n'avait trouvé la mort dans son malheur. La déviation de la boussole dans cet endroit est presque toujours la cause des nombreux naufrages qui rendent ces côtes tristement célèbres.—En continuant notre route vers les îles Magdeleines, nous nous arrêta-mes au phare du Cap Rosier. Ce phare ainsi que plusieurs autres ont été bâtis par le Gouvernement Canadien. Ils coûtent une somme énorme, leur hauteur est d'à peu près 80 pieds, un peu plus un peu moins suivant les falaises et les lieux sur lesquels ils sont bâtis : au pied de chaque phare il y a un canon du gros calibre. On ne fait pas assez de cas de ces martyrs de la mer ; ils sont là, sentinelles avancées, fantômes blancs avec leurs yeux de feu, pour veiller à la vie du pauvre marin, et lorsque le brouillard est trop fort pour laisser voir leur lumière secourable, alors ils crient, ils appellent leur canon grondeur, ils luttent avec les éléments. C'est là, au haut de la tour du Cap Rosier, que je jetai un dernier regard vers le pays que j'avais quitté et que je laissai tomber dans l'espace un baiser pour ceux que j'aimais et dont j'étais séparé par une immensité. Rien dans le phare n'attirait l'attention, quelques oiseaux morts trouvés le matin aux pieds du mur, pauvres victimes fascinées par la lumière, ils venaient de se briser la tête sur les épaisses vitres qui entourent le fanal. Nous partîmes avec les souhaits du vieux gardien et de sa femme, laissant derrière nous les regrets d'une bonne hospitalité et de bien des douceurs dont nous ne jouissions pas toujours à bord.

Un jour et deux nuits nous suffirent pour nous rendre aux îles de la Magdeleine, nous devions assister à la pêche du hareng et voir les résultats de la chasse aux loaps marins. Lorsque nous y arrivâmes, il pouvait être six heures du matin, le temps un peu brumeux ne nous empêchait cependant pas de voir.

Souvent j'avais vu des tableaux représentant des paysages, aux tons chauds, aux couleurs hardies et brillantes..... Manie de peintre, abus de couleur m'étais-je souvent dit ; et voilà que tout-à-coup un beau matin au soleil levant j'aperçois en pleine mer quelques petites îles aux falaises élevées et dont les flancs rouges crevés de cavernes laissaient voir ça et là des colonades magnifiques éblouissantes de couleur, sur ce fond anti-que quelques voiles blanches et rouges sillonnaient la mer, toutes courraient la même bordée, toutes allaient dans la même direction, c'étaient des émissaires à-la-recherche des bancs du hareng qu'on attendait de minute en minute.

L'ancre fut jeté à la mer au son du canon, quelques instans après nous étions à terre pressant la main à de vieux et braves marins tous heureux de revoir notre commandant. M. Fortin est certainement le bon génie de ces parages ; homme instruit, éclairé, d'un jugement droit, il est la providence des pauvres gens du Nord.

Nous visitâmes les îles, elles sont arides, n'ont pas de